

Sonderdruck

Wolfgang Dahmen / Günter Holtus / Johannes Kramer /
Michael Metzeltin / Wolfgang Schweickard / Otto Winkelmann
(Hrsg.)

Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen

Romanistisches Kolloquium XIV

2000



Gunter Narr Verlag Tübingen

Johannes Kabatek

(Tübingen)

L'oral et l'écrit – quelques aspects théoriques
d'un «nouveau» paradigme dans le canon
de la linguistique romane

1. Depuis quelques années, la linguistique romane s'occupe, de façon plus intensive et plus explicite qu'avant, de la dimension *oral / écrit*¹. Des colloques, des projets de recherche et grand nombre de publications sont dédiés à ce sujet², et on pourra affirmer sans hésiter que ce «nouveau» paradigme³ appartient déjà au canon de la linguistique romane, et il ne faudra plus attendre longtemps avant d'assister à son inclusion dans les ouvrages d'introduction⁴.

La canonisation de la dimension oral / écrit pourrait être envisagée sous plusieurs points de vue: dans une perspective historique, on devrait se demander quelles sont les origines de ces catégories et quels ont été les précurseurs des études de celles-ci⁵; en ce qui concerne le «boom» des dernières années, on devrait tracer les lignes de tradition et les chaînes d'influence dans les écoles de recherche et la réception des diverses publications. Mais mon propos ici est plus modeste et me semble en même temps plus urgent. Je voudrais me limiter à un seul aspect théorique de l'ensemble des problèmes de l'oral et de l'écrit: la relation de ces concepts avec les dimensions de variation de la langue historique (variation dia-

¹ Il y a eu de différents essais de précision terminologique (cf. 3.1.) des concepts un peu vagues *oral / écrit* et d'autres, proches d'eux, comme *phonique / graphique, oralité / littéralité* (ou, récemment, *scripturalité*, calque sur all. *Schriftlichkeit*, cf. Koch 1993).

² Cf. la bibliographie dans les articles du manuel édité par Steger / Wiegand (1994-1996).

³ Ce qui est nouveau, c'est surtout la façon explicite de traiter à l'actualité les problèmes d'oralité et littéralité, tandis que la distinction se trouve déjà chez les auteurs classiques (cf. par ex. Aristote, *De interpret.* 1, 16a; Quintilien, *Inst. Or.* I. 6. 1) et a maintenu une certaine continuité au long de toute l'histoire de la linguistique.

⁴ Cf. Glessgen, dans ce volume.

⁵ Il faudrait penser, entre autres, aux travaux de l'école de Prague, aux nombreuses études de stylistique qui – au moins de façon implicite – distinguent l'oral et l'écrit, ou aux travaux sur la relation entre graphie et phonie comme par ex., dans le cas du français, l'ouvrage classique de Vladimir Buben (1935).

lectale, sociale et stylistique), car il me semble que la place de ces paradigmes dans le cadre de la théorie de la variation n'est pas encore tout à fait claire.

2. Je vais me concentrer sur deux essais qui incluent la dimension *oral / écrit* dans la variation linguistique – probablement les deux essais les plus influents dans la philologie romane des dernières années. Il s'agit, d'un côté, de la terminologie italienne de la *variazione diamesica*⁶, et, de l'autre côté, du concept de *proximité* et *distance* développé à l'école de Fribourg-en-Brisgau⁷, notamment par Peter Koch et Wulf Oesterreicher⁸.

En ce qui concerne la variation de la langue historique, le fondement terminologique de ces modifications théoriques sont les concepts de théorie variationnelle introduits par Leiv Flydal et Eugenio Coseriu de variation diatopique, diastratique et diaphasique, devenus généraux depuis les années cinquante et qui classifient les différentes dimensions de variation dans l'architecture du diasystème de la langue historique⁹. Avant d'entrer dans la discussion sur la place que peut y occuper la dimension de l'oral / écrit, il me semble convenable de résumer quelques aspects principaux de cette théorie et signaler quelques malentendus fréquents dans son application.

Il faudra d'abord rappeler que les termes de Flydal / Coseriu sont nés dans l'analyse des limites de la conception saussurienne de *langue*; et que

⁶ Ce terme a été introduit par Mioni (1983, 508).

⁷ Il s'agit d'une des écoles les plus actives de la philologie romane allemande des dernières années, dirigée par Hans-Martin Gauger et Wolfgang Raible. De nombreux travaux – dans le cadre de la philologie romane et au delà de notre discipline – ont été présentés surtout dans le projet interdisciplinaire *Übergänge und Spannungsfelder zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit* («Transitions et zones de tension entre oralité et scripturalité») financé par la Deutsche Forschungsgemeinschaft («Conseil Allemand de Recherche Scientifique») et d'où proviennent les nombreuses publications de la série *ScriptOralia* (publiées aux éditions Narr de Tübingen).

⁸ Cf. Koch / Oesterreicher 1985, 1990 et 1994.

⁹ «Cette terminologie [...] a été adoptée par un grand nombre de linguistes de différents pays, de sorte qu'elle est devenue universelle ou presque (elle est virtuellement générale dans la linguistique européenne)» (Coseriu 1998, 9). Il y a eu des confusions par rapport à l'origine de ces termes: on les a souvent attribués tous à Eugenio Coseriu, probablement parce que chez lui ils se trouvent dans le contexte d'une théorie complète et élaborée et à cause du fort impact de celle-ci dans la linguistique en général (et la linguistique romane en particulier). En réalité, le terme *diasystème* fut créé par Uriel Weinreich (1954); *architecture*, *diatopique* et *diastratique* par Leiv Flydal, et seul le terme de *diaphasique* a été ajouté par Eugenio Coseriu.

Saussure, pour isoler méthodologiquement un objet particulier d'étude, exclut toute une série de phénomènes linguistiques, entre autres la variation. C'est pourquoi il est toujours nécessaire de se demander si ce que l'on observe, dans la réalité empirique, est explicable ou non en termes d'une *linguistique de la langue*. La proposition de Flydal (qui comprend l'esquisse presque complète d'une théorie de la variation) donne une définition nette du terme «état de langue» (c'est-à-dire, *système* linguistique) en relation avec la réalité du parler: Flydal constate que le sujet parlant d'une langue peut employer des éléments qui sont marqués par son appartenance à d'autres systèmes, «[...] systèmes partiels appartenant à des structures qu'il reconnaît pour anciennes, provinciales ou vulgaires. En choisissant l'un ou l'autre il accomplit ce qu'on appelle une opération d'ordre stylistique» (Flydal 1951, 253). La *langue* comme système homogène se trouve à un autre niveau que la réalisation concrète dans le discours, où des éléments de plusieurs systèmes (des archaïsmes, des provincialismes, des vulgarismes) peuvent apparaître dans une fonction stylistique déterminée. Les sujets parlants, même quand ils parlent une seule langue, sont dans une certaine mesure plurilingues (ou partiellement plurilingues, parce que leur connaissance d'autres systèmes peut se limiter à quelques éléments isolés¹⁰) et les *langues historiques*¹¹ ne sont pas des langues dans le sens de Saussure, elles ne sont pas constituées d'un seul système, d'une seule structure, mais d'un système de systèmes, organisé dans ce que Flydal appelle l'*architecture* de la langue. Il ajoute les axes de la perspective diatopique et syntopique et de la perspective diastratique et synstratique aux axes synchronique et diachronique décrits par Saussure: mais, suivant la méthode saussurienne, aussi dans les autres dimensions, les deux axes sont séparés; il s'agit de deux perspectives tout à fait différentes, envisageant, dans le cas des perspectives «syn-», les systèmes linguistiques et les rapports mutuels entre les éléments dans les mêmes, et dans le cas des perspectives «dia-», les rapports entre plusieurs systèmes entiers ou entre des éléments isolés d'un certain système avec des éléments isolés d'un autre système.

Coseriu adopte l'entière conception flydalienne avec toutes ses conséquences. Mais si le point de départ chez Flydal était l'explication des effets stylistiques des «extrastructuralismes», chez Coseriu, il s'agit de l'inclu-

¹⁰ Cf. l'exemple donné par Flydal: «A la claire fontaine les mains me suis lavées», qui peut être cité par un locuteur du français sans qu'il connaisse le système entier auquel correspond la syntaxe de cette phrase (dans ce cas, il s'agit d'un archaïsme, c'est-à-dire d'un élément appartenant à une autre synchronie).

¹¹ Cf. Coseriu 1980.

sion d'une théorie cohérente de la variation dans son édifice de théorie langagière. Il ajoute, pour compléter les dimensions de l'architecture, celle du «diaphasique» en supposant qu'il s'agit d'une dimension propre non comprise entièrement dans les autres¹². En plus, chez Coseriu nous trouvons explicitement formulé ce que Flydal avait déjà indiqué implicitement en parlant des effets stylistiques des archaïsmes, des provincialismes et des vulgarismes et de la relation entre les différentes dimensions «dia-»: la hiérarchie des dimensions¹³ selon laquelle un dialecte peut fonctionner, dans une langue historique particulière, comme sociolecte, et un sociolecte peut fonctionner comme style, et par conséquent, un dialecte peut fonctionner comme style (mais non réciproquement), comme dans le cas du français de la France, où par ex. les patois sont fréquemment associés à une couche sociale inférieure et à un style plus familier.

Les termes «dia-» sont devenus généraux en linguistique, mais comme souvent, l'emploi fréquent n'est pas un indice de clarté, et dans la critique de cette terminologie et de la conception de variation linguistique qu'elle représente, on a souvent malinterprété sa véritable portée et ses limites¹⁴. Les unités «syn-» au long des axes «dia-» sont des langues fonctionnelles, c'est-à-dire des unités discrètes. Mais comme il semble que dans la réalité on ne trouve que des *continua* de variation, on a dit que les unités discrètes étaient une invention des linguistes sans existence réelle¹⁵. Cependant, les *langues* comme systèmes existent sans aucun doute, cette existence n'étant pourtant pas nécessairement donnée sous forme directe dans les discours: il faut une méthode pour les isoler, et cette méthode doit tenir compte, entre autres, des quatre faits suivants¹⁶:

– dans une langue historique, ensemble de *langues fonctionnelles* ou de *systèmes* linguistiques, il y a souvent identité matérielle d'éléments appartenant à des systèmes divers. Un élément isolé n'appartient donc pas à une variété déterminée; il peut aussi appartenir (et c'est probablement le cas de la grande majorité des éléments) à plusieurs variétés. Par exemple, on peut dire que des formes comme *mec*, *bagnole*, *môme*, *gosse* etc. appartiennent

¹² Dernièrement, plusieurs auteurs remplacent improprement le terme «diaphasique» par «diasituationnel», terme qui peut mener à des confusions, car «situation» est employé, dans un autre sens, aussi en linguistique du texte et en linguistique pragmatique où ce terme se réfère au niveau de la réalisation et non pas à celui de la langue.

¹³ Ou «chaîne de variétés», cf. Koch / Oesterreicher 1990, 14.

¹⁴ Cf. Kabatek (sous presse).

¹⁵ Cf. Berruto 1987, 27.

¹⁶ Pour les deux premiers, cf. Coseriu 1998.

à un certain style du français, comme c'est possible, pour un autre style, dans le cas de mots comme *élogieux*, *porphyre* ou *noctambule*, mais difficile dans des cas comme *personne*, *femme*, *faire*, *trouver* etc., qui peuvent apparaître dans plusieurs styles. Au lieu de dire «la forme x appartient au style y», il faudrait donc plutôt dire d'une forme qu'elle peut se trouver dans telle ou telle variété, et déterminer après sa fonction (et les formes auxquelles elle s'oppose) dans une ou plusieurs de ces variétés.

– dans tout discours concret, il existe pour chaque élément linguistique, une quadruple localisation diasystématique: un élément donné est toujours synchroniquement, syntopiquement, synstratiquement et symphasiquement localisable. C'est-à-dire qu'un élément dialectal est toujours aussi propre à un certain groupe social et fait toujours aussi partie d'un certain style.

– il ne faut pas confondre «variété» en tant que *langue* (système linguistique, unité discrète) et *discours* ou *texte* (réalisation concrète d'un ou de plusieurs systèmes). Dans un discours, des éléments de plusieurs systèmes peuvent s'imbriquer, il peut y avoir des changements de code permanents et des sauts aléatoires entre deux systèmes. C'est la raison pour laquelle il n'est pas toujours possible de définir l'appartenance d'un texte entier à une seule variété concrète: on doit plutôt délimiter la variété dont fait partie tel ou tel fragment de ce texte¹⁷.

– entre deux (ou plusieurs) langues, il peut y avoir plusieurs réalisations individuelles ou même des traditions de réalisation (ou *normes*, dans la terminologie de Coseriu) qui peuvent donner l'impression de l'existence d'un *continuum*. Mais un continuum de réalisations n'est pas un continuum de langues. Pour rendre la communication possible, une forme doit toujours être attribuée – par le locuteur comme par l'auditeur – à un système particulier. Par exemple, entre les voyelles nasales françaises [ɛ̃] et [œ̃], de nombreuses possibilités de réalisation sont possibles, mais au niveau de la langue, ces réalisations correspondent ou à un système qui distingue entre les deux phonèmes /ɛ̃/ et /œ̃/ ou bien à un autre, où elles correspondent à un seul phonème /ɛ̃/. Le continuum apparent au niveau des normes ne contredit pas l'existence des unités discrètes au niveau des systèmes.

3. À l'origine du succès des «innovations» scientifiques dans les sciences de la culture se trouve souvent leur suppression antérieure à cause d'un certain dogmatisme. Le phonocentrisme, selon lequel la manifestation

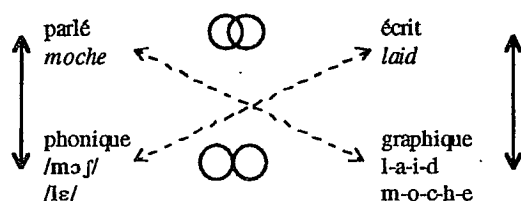
¹⁷ Cf. Wunderli 1992, 69.

primaire du langage est *phonique*, a dominé la linguistique du vingtième siècle (dans la tradition du structuralisme et de ses antécédents)¹⁸.

Cependant, on ne peut pas nier l'importance de l'écrit – voire même central dans certaines communautés – dans la conscience de la variation linguistique, et c'est ainsi que l'abandon du phonocentrisme dogmatique menait aussi à la redécouverte, dès les années soixante, de l'importance des catégories *oral / écrit*¹⁹.

3.1. Dans la linguistique romane allemande, l'une des études théoriques les plus influentes dès cette époque-là a été celle de Ludwig Söll sur le français parlé et écrit, dont le canon de la romanistique a hérité de la distinction quadrifoliée – qui a servi à éliminer de nombreuses confusions – entre le *code phonique* et le *code graphique*, d'un côté, et la *conception parlée* et *écrite* de l'autre:

Fig. 1: Moyen et conception d'un discours selon Söll (1985, 23):



Cette distinction éclaire deux questions fondamentales de la relation entre l'oral et l'écrit. On peut, en principe, réaliser un texte quelconque de façon orale ou écrite. Entre les deux moyens de réalisation, il y a une séparation nette, indiquée par les deux cercles dans la partie inférieure du schéma. En même temps, quand on parle de *langue parlée / langue écrite*, on se réfère

¹⁸ Selon la doctrine de Saussure (1916, 45): «Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier», fréquemment cité à côté de Bloomfield (1933, 21): «writing is not language but merely a way of recording language by means of visible marks», cf. Maas 1986, 249-254 et Kabatek 1994, 176.

¹⁹ En réalité, la mise en relief de ces catégories n'a pas été, au début, une conséquence des travaux sur la langue écrite. Cette redécouverte commença plutôt par les travaux sur le langage parlé authentique (la «grande vogue de l'oral», cf. Blanche-Benveniste / Jeanjean 1987, 43), quand les études de l'interaction linguistique, la naissance de la linguistique pragmatique et de la linguistique du texte ont mis en évidence les importantes différences entre les deux réalisations d'une langue

d'habitude non seulement à la pure différence des moyens d'expression, mais aussi au degré d'élaboration, de standardisation, de linéarité etc., et on pense aussi à certaines caractéristiques de style («littéraire», «poétique», «soigné» etc.) opposées à d'autres («familier», «vulgaire» etc.), et c'est cela que Söll appelle la «conception». En effet, la différence entre les exemples donnés par Söll (*moche / laid; femme / épouse; c'est pas possible / ce n'est pas possible* etc.) est en premier lieu d'ordre stylistique (c'est-à-dire, *diaphasique*). Söll parle de deux niveaux («parlé» et «écrit») et de leur intersection partielle, car il existe des formes du style «écrit» (ou bien «soigné») qui n'appartiennent pas au style «parlé» (ou bien «familier») comme par ex. *épouse*, des formes des deux styles (par ex., *laid*), et des formes appartenant seulement au style «parlé» (comme par ex. le mot *moche*)²⁰. Mais, en termes de structures, ce qu'il décrit ce sont en réalité *trois* niveaux distincts, avec des formes exclusives du premier (avec marque diaphasique «soigné»); des formes exclusives du troisième (avec marque diaphasique «populaire») et des formes «neutres»²¹, sans marque diaphasique particulière et appartenant à plusieurs styles:

niveau 1	par ex. <i>épouse - époux - femme - homme</i>
niveau 2	<i>femme - homme</i>
niveau 3	<i>femme - homme - mec - moche</i>

C'est-à-dire: on ne peut employer le mot *époux* qu'en parlant un style soigné; on n'emploie un mot comme *moche* que dans un style familier ou moins soigné; mais on peut employer un mot comme *femme* en style familier, en style soigné ou bien en style non marqué.

En résumé, le schéma de Söll nous indique que quand on parle de l'oral et de l'écrit, on se réfère à des phénomènes de deux ordres (*moyen / conception*) dont la combinaison donne *quatre* types de réalisation (*moyen graphique / conception écrite; moyen graphique / conception parlée; moyen*

²⁰ Si nous adoptons ici les deux niveaux données par Söll, c'est de façon exemplaire; dans la réalité d'une langue historique on peut souvent déterminer plusieurs niveaux (comme c'est, par ex., le cas du français).

²¹ En réalité, aucun élément est diasystématiquement «neutre», parce que même les éléments de la langue commune sont marqués, parfois précisément par son appartenance à la langue commune.

phonique / conception parlée; moyen phonique / conception écrite)²². La différence entre les *moyens* dépend d'une question *sémiotique* (et universelle), celle des caractéristiques du signe phonique par rapport au signe graphique, tandis que la *conception*, elle, – comme conséquence de cette question sémiotique – résulte de conditions *historico-empiriques* (dans une communauté particulière).

3.2. On doit à Peter Koch et Wulf Oesterreicher une des contributions les plus claires et les plus citées des dernières années pour décrire la relation entre l'oral et l'écrit. Ces auteurs se fondent sur la distinction de Söll entre *moyen* et *conception*, remplaçant les termes de *parlé* et *écrit* (pour la description de la conception d'un texte / discours) par le schéma d'un continuum entre *proximité* et *distance*. La continuité entre ces deux pôles se trouve au niveau du discours, et son corollaire est la fréquence respective des textes écrits ou parlés, indiquée, dans le schéma que nous reproduisons ici, par les deux triangles.

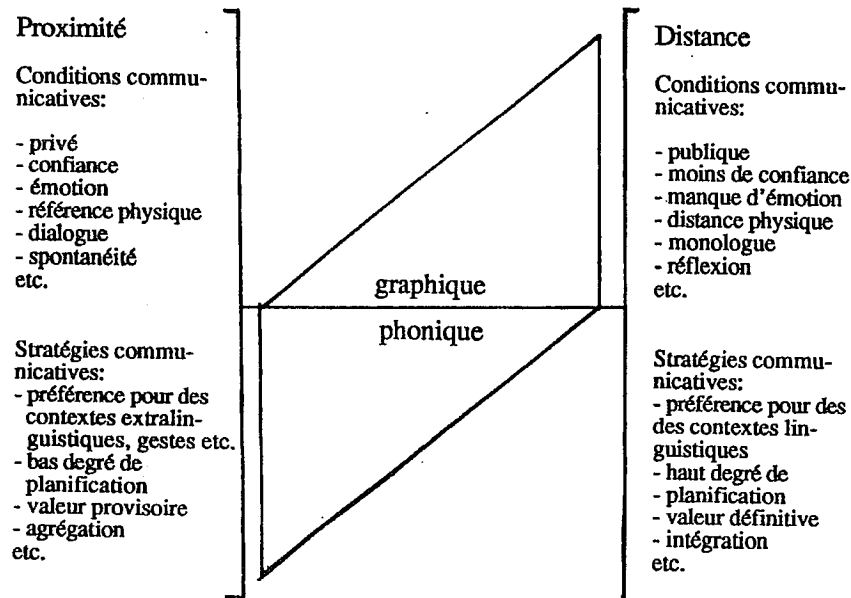
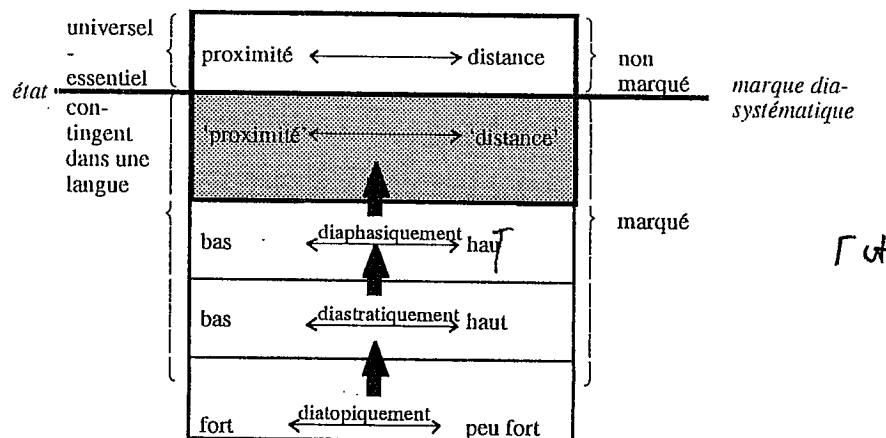


Fig. 2: «Proximité» et «distance» selon Koch / Oesterreicher 1990, 12.

²² Koch / Oesterreicher (1990, 6) donnent les exemples de textes suivants pour les quatre catégories: article de journal – lettre privée – conversation de confiance – discours solennel.

Quant à la relation entre proximité et distance et l'architecture de la langue historique, Koch et Oesterreicher proposent une amplification de la classification de Coseriu, disant que la dimension de proximité / distance est une catégorie qu'il faut ajouter aux trois dimensions traditionnelles pour décrire le diasystème, mais qu'il ne s'agit pas là d'une dimension du même ordre: en effet, celle-ci traverse les autres (1985, 16), et toutes les autres dimensions sont en rapport avec elle (certains dialectes / sociolectes / styles se trouvent plus proches du parlé que d'autres, plus proches de l'écrit). Plus tard, ils parlent du 'côte-à-côte des deux variétés' («das Nebeneinander der beiden Varietäten»)²³, et dans leur ouvrage de 1990, couronné d'un grand succès, il est dit que la dimension parlé / écrit est 'en réalité la dimension centrale' («die eigentlich zentrale») (Koch / Oesterreicher 1990, 14), car elle caractérise tout l'édifice de l'architecture, selon le schéma suivant :

Fig. 3 : «Proximité», «distance» et «architecture» selon Koch / Oesterreicher 1990, 15:



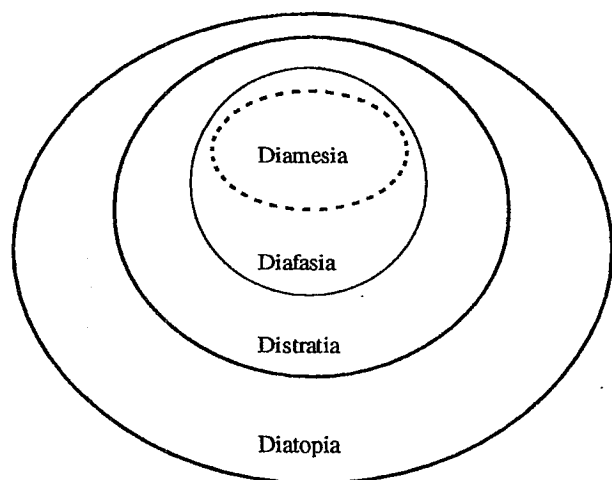
3.3. Il existe une autre tentative de tenir compte des catégories de l'oral / écrit dans la description de la variation linguistique d'une langue romane et qui se trouve terminologiquement encore plus proche des conceptions théoriques de Flydal / Coseriu en introduisant une amplification des termes de la variation «dia-» : celle de la «variation diamésique»²⁴, terme d'ori-

²³ Koch / Oesterreicher 1985, 28; ce qui est souligné est de moi.

²⁴ Alberto Mioni (1983, 508-509) parle d'un continuum entre l'oral et l'écrit: «differenze del mezzo via via usato per comunicare (per le quali si potrebbe usare il neolo-

gine italienne employé actuellement par plusieurs auteurs surtout italiens, chez lesquels on trouve aussi, comme chez Söll, les quatre combinaisons possibles de moyen et conception (*parlato parlato*, *parlato scritto*, *scritto parlato* et *scritto scritto*). Gaetano Berruto, pour sa part, a même proposé l'introduction de la dimension de la variation diamesique dans la hiérarchie des variétés, selon le schéma suivant :

Fig. 4: Hiérarchie des variétés selon Berruto 1993, 11:



Il parle d'une «gerarchia sociolinguistica ben nota, secondo cui varietà diatopiche possono fungere anche da varietà diastratiche, varietà diastratiche possono fungere anche da varietà diafasiche, varietà diafasiche possono fungere anche da varietà diamesiche, ma non viceversa» (ibd.). Cette modification de la hiérarchie – non illustrée par des exemples – semble fort discutable surtout en ce qui concerne l'idée que les variétés diaphasiques peuvent fonctionner comme des variétés diamesiques mais *non reciprocamente*, car il est difficile de s'imaginer une «variété diamesique» qui ne puisse pas fonctionner (ou qui ne fonctionne pas) comme style d'une langue.

gismo di «dimensione diamesica»). Queste ultime non consistono in una pura e semplice opposizione polare tra scritto e orale, ma in un continuum di gradini intermedi».

4. Le problème fondamental des divers modèles est celui de la relation des catégories oral / écrit et la variation diaphasique qui, comme nous le verrons, ne se peut pas poser de forme immédiate, car il s'agit d'une relation indirecte. Dans les travaux de Koch et Oesterreicher, il y a plusieurs références à cette relation, et les auteurs défendent l'autonomie des catégories parlé / écrit par rapport à la variation diaphasique: ils insistent qu'on ne peut pas – comme le proposent d'autres auteurs²⁵ – les soumettre à la diaphasie avec l'argument principal que la marque diasystématique d'un élément peut changer selon sa réalisation orale ou écrite, argument qu'on trouve déjà chez Söll, selon lequel par ex. une forme comme *être débousolé* n'est pas marquée en français parlé, mais marquée en français écrit comme «familier», tandis que *être désorienté* est marqué en français parlé (comme «soigné») sans l'être en français écrit (Söll 1985, 192). Mais on pourrait aussi argumenter qu'il s'agit simplement de deux éléments appartenant à deux variétés diaphasiques, et que, dans la tradition de la communauté française, le français familier se réalise avec plus de fréquence de façon orale qu'écrite et que le français soigné s'attache plutôt à la réalisation écrite. Apparemment, c'est la même chose, mais il y a pourtant une petite différence fondamentale: dans le premier cas, on a besoin des catégories du parlé / écrit comme de catégories autonomes dans l'architecture d'une langue historique, tandis que dans le second, les catégories traditionnelles suffisent, et on doit chercher une autre explication quant à la relation entre les moyens phonique / graphique et les conceptions parlé / écrit. Je serais enclin à une explication dans ce dernier sens, différente de celles qui introduisent une nouvelle dimension dans l'architecture de la langue historique.

4.1. Pour déterminer la place de l'oral et de l'écrit dans la théorie du langage, il faut, comme dans toute question de théorie linguistique, séparer nettement le niveau universel (du langage en général) du niveau historique (des langues) et du niveau individuel (des textes / discours comme manifestations concrètes du langage dans une langue). L'oral et l'écrit en tant que moyens d'expression linguistique sont des catégories universelles: n'importe quel texte dans n'importe quelle langue peut (ou pourrait) être réalisé de forme parlée ou écrite. Il est préférable, par conséquent, de ne pas parler de «langue écrite» et de «langue parlée» sinon de «langage écrit» et «langage parlé» car il s'agit d'une distinction en principe indépendante d'une langue particulière. Cela est tout aussi valable pour le lan-

²⁵ Cf. Albrecht 1986-1990, l'une des contributions plus aigües des dernières années sur l'entier sujet de la variation linguistique.

gage de proximité» et le «langage de distance», modes différents du langage humain que l'on rencontre aussi dans les sociétés non-littéraires²⁶ et qui est donc antérieur à la distinction entre oral et écrit. Les unités «dia-», par contre, sont des unités de variation linguistique dans une langue historique, elles font partie de la tradition d'une communauté concrète et se réfèrent à des systèmes linguistiques (dialectes, sociolectes, styles). Pour qu'on puisse justifier de parler de variation «diamésique» dans une langue historique, il faudrait donc trouver des variétés que l'on puisse situer dans un moyen d'expression particulier (c'est-à-dire, des «mésiolectes»), non subordonnables aux autres dimensions. Mais si nous regardons bien les exemples donnés par les différents auteurs, il s'agit, dans certains cas, d'éléments parfaitement attribuables à la variation diaphasique; et dans d'autres exemples, d'éléments universaux du parlé (ou de la «proximité») qui ne font donc pas partie d'un système d'une des dimensions «dia-» sinon du parlé *en général*, comme c'est le cas des anacoluthes, des répétitions, etc.²⁷.

4.2. Dans l'histoire des langues du monde et l'histoire des individus, l'oral est évidemment prioritaire; il y a des sociétés non littéraires, mais il n'existe pas de société humaine sans langue parlée²⁸. Même quand on écrit, on pense généralement de façon phonique, on formule des phrases «phoniques» dans la pensée avant de les écrire²⁹. L'écriture n'est cependant pas un moyen d'enregistrement de l'oral, même si sa fonction est, en principe, celle de représenter d'une certaine façon l'oral (ou mieux, avec Aristote, *ea quae sunt in voce*, «ceux qui sont dedans la voix», cf. Maas 1986, 254 ss.), car elle ne peut que donner l'image d'une toute petite partie de l'immense quantité d'éléments qui se trouvent dans un discours parlé (par ex. temps, intonation, entours). L'écriture ne peut compenser, par ses propres moyens (deixis textuelle, contexte verbal, possibilités typographiques, couleurs, etc.³⁰), que quelques uns de ces éléments. Dans une

²⁶ Comme l'indiquent Koch / Oesterreicher 1994, 588.

²⁷ Cf. aussi l'exemple *Je ne l'ai pas lu, le livre* (donné par Koch / Oesterreicher 1990, 14; auteurs qui d'ailleurs sont bien conscients de la distinction des trois niveaux et se fondent explicitement sur elle) qui ne fait pas partie de la grammaire du français.

²⁸ Sans qu'on puisse entrer ici dans la question du langage des sourds-muets.

²⁹ Il y a peut-être des exceptions, surtout dans des cultures où l'alphabetisation se fonde plus intensément sur l'aspect visuel qu'les nôtres.

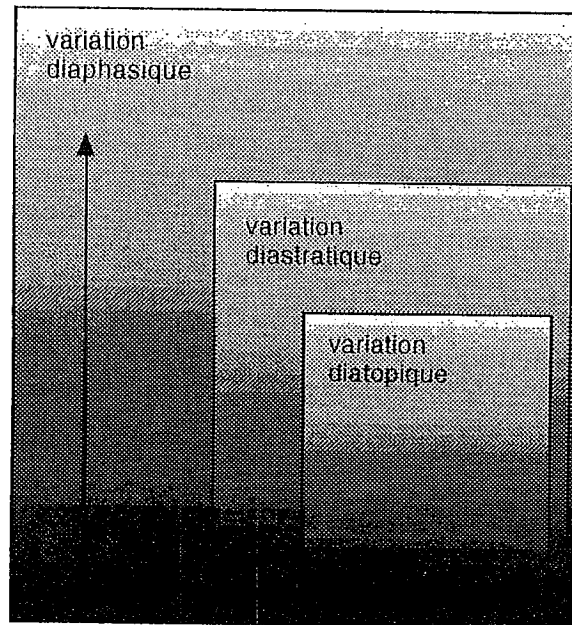
³⁰ «La 'lengua escrita' no dispone en absoluto, o sólo dispone parcialmente, de ciertos entornos (como, por ejemplo, el ambiente, la situación inmediata, el contexto ff-

comparaison directe des moyens, l'écrit paraît plus pauvre que l'oral, mais il semble offrir aussi un outil pratique pour la conservation illimitée des textes. Néanmoins, dans l'histoire des langues particulières, on ne peut pas considérer l'écrit dans un sens unidimensionnel, comme réduction de l'oral, trésor de conservation et soutien de la mémoire, car c'est aussi un laboratoire d'innovation et d'amplification des possibilités d'une langue. Certaines techniques syntaxiques et transphrastiques, par ex., sont typiques des langues écrites, et la richesse du lexique d'une langue de culture se fonde, en grande mesure, sur la conservation écrite, pour ne mentionner que quelques facteurs³¹.

4.3. Dans l'histoire concrète d'une langue particulière, quelques variétés s'écrivent, d'autres pas; (ou s'écrivent avec plus de fréquence que d'autres). Ce qu'on écrit, ce sont plus souvent des textes de distance que des textes de proximité. Cela mène à l'identification de certaines variétés avec la langue écrite et d'autres avec la langue parlée. Il peut même y avoir des techniques qui sont nées dans la langue écrite (ou, pour mieux dire, dans la réflexion permise par le processus de l'écriture). Mais toutes ces techniques atteignent immédiatement une valeur stylistique; elles appartiennent donc à la variation diaphasique (c'est-à-dire qu'elles naissent dans le laboratoire de l'écrit pour entrer en diaphasie). Dans les langues de culture avec une forte présence des traditions écrites (comme c'est le cas du français, de l'espagnol, de l'italien ou d'autres langues romanes), l'identification de certaines variétés diaphasiques avec la langue écrite et d'autres avec la langue parlée peut être très accentuée, ce qui peut mener à ce que toute la dimension diaphasique soit marquée par l'opposition entre parlé et écrit. Et si cette opposition est donc corollaire de la diaphasie, elle peut l'être de toute l'architecture de la langue. Toute la variation peut être interprétée de manière diaphasique grâce à la hiérarchie des dimensions de variétés (ou «chaîne de variétés»). Il est ainsi, par ex., pour le français, où français populaire et français familier s'associent avec la langue parlée, mais aussi l'argot ou les patois, tandis que les styles élevés («français littéraire») s'associent avec la langue écrite, comme dans le schéma suivant:

sico, el empírico y el práctico), y, por lo tanto, en la medida en que los necesita, debe crearlos mediante el contexto verbal» (Coseriu 1955-1956, 51).

³¹ Mais il faut faire attention et ne pas confondre l'écrit avec l'agent de ces innovations: les innovations qui partent de la langue écrite, elles aussi, sont habituellement en dernier lieu phoniques et se fondent sur la réflexion «phonique» du sujet parlant. Même un hyperbaton, avant d'être écrit, est prononcé par l'écrivain, au moins dans une prononciation silencieuse.



« haut » - « écrit »

« bas » - « parlé »

5. L'importance des catégories oral / écrit dans un sens ample pour l'histoire et le présent des langues romanes justifie – il n'y a aucun doute – son admission dans le canon de la linguistique romane. Mais je crois qu'il n'est pas nécessaire de modifier la théorie de la variation linguistique dans les termes de Flydal et Coseriu et l'élargir pour tenir compte de ces catégories: on n'a pas besoin d'ajouter le terme nouveau de la «variation diamésique» parce qu'une telle variation n'existe pas, au niveau de la langue historique, comme dimension propre; elle fait partie de la dimension diaphasique, même dans le cas des grandes langues de culture comme le français, l'italien ou l'espagnol, où toute la diaphasie – et l'entière architecture – sont étroitement liées aux deux pôles de l'oral et de l'écrit, qui est donc avec raison un paradigme central de la linguistique en général et de la linguistique romane en particulier.

Bibliographie

- Albrecht, Jörn (1986-1990), "'Substandard' und 'Subnorm'. Die nicht-exemplarischen Ausprägungen der 'Historischen Sprache' aus varietätenlinguistischer Sicht», I, in: Günter Holtus / Edgar Radtke (edd.), *Sprachlicher Substandard*, Tübingen (Niemeyer) 1986, pp. 65-88 et II, in: G. Holtus / E. Radtke (edd.), *Sprachlicher Substandard III*, Tübingen (Niemeyer) 1990, pp. 44-127.
- Berruto, Gaetano (1987), *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma (La Nuova Italia Scientifica).
- (1993), "Le varietà del repertorio", in: A. A. Sobrero (ed.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma (Laterza), pp. 3-36.
 - (1998), "Noterelle di teoria della variazione sociolinguistica", in: Edeltraud Werner / Ricarda Liver / Yvonne Stork / Martina Nicklaus (edd.), *Et multum et multa. Festschrift Peter Wunderli zum 60. Geburtstag*, Tübingen (Narr), pp. 17-29.
- Blanche-Benveniste, Claire / Jeanjean, Colette (1987), *Le français parlé*, Paris (Didier).
- Bloomfield, Leonard (1933), *Language*, New York (Holt, Rinehart and Winston).
- Buben, Vladimir (1935), *Influence de l'orthographe sur la prononciation du français moderne*, Bratislava (Spisy Filosofické Fakulty University Komenského v Bratislave, 19).
- Coseriu, Eugenio (1955-56), "Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar", *Romanistisches Jahrbuch* 7, pp. 29-54.
- (1980), "'Historische Sprache' und 'Dialekt'", in: J. Göschel / P. Ivic / K. Kehr (edd.), *Dialekt und Dialektologie. Ergebnisse des internationalen Symposiums 'Zur Theorie des Dialekts'*, Wiesbaden (Steiner), pp. 106-115.
 - (1998), "Le double problème des unités 'dia-s'", in: *Les cahiers dia. Études sur la diachronie et la variation linguistique* 1, Gand 1998, pp. 9-16.
- Ehlich, Konrad (1994), "Funktion und Struktur schriftlicher Kommunikation", in: Steger / Wiegand 1994, pp. 18-40.
- Flydal, Leiv, (1951), "Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue", *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 16, pp. 240-257.
- Givón, Talmy (1979), "From discourse to syntax: Grammar as a processing strategy", in: T. Givón (ed.), *Syntax and Semantics. Discourse and Syntax*, New York, pp. 81-109.
- Kabatek, Johannes (1994), "'Wenn Einzelsprachen verschriftet werden, ändern sie sich'. Gedanken zum Thema Mündlichkeit und Schriftlichkeit", in: Gabriele Berkenbusch / Christine Bierbach (edd.), *Soziolinguistik und Sprachgeschichte. Querverbindungen. Brigitte Schlieben-Lange zum 50. Geburtstag von ihren Schülerinnen und Schülern überreicht*, Tübingen (Narr), pp. 175-187.

- (sous presse), "La variation linguistique dans le domaine roman: théorie et réalité empirique", in: *Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Bruxelles (Université Libre de Bruxelles).
- Koch, Peter (1993), "Pour une typologie conceptionnelle et médiale des plus anciens documents / monuments des langues romanes", in : Maria Selig / Barbara Frank / Jörg Hartmann (edd.), *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tübingen (Narr) 1993, pp. 31-81.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf (1985), "Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte", *Romanistisches Jahrbuch* 36, pp. 15-43.
- (1990), *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen (Niemeyer).
- (1994), "Schriftlichkeit und Sprache", in: Steger / Wiegand 1994, pp. 587-604.
- Maas, Utz (1986), "'Die Schrift ist ein Zeichen für das, was in dem Gesprochenen ist': zur Frühgeschichte der sprachwissenschaftlichen Schriftauffassung: das aristotelische und nacharistotelische (phonographische) Schriftverständnis", in : *Kodikas / Code 9*, pp. 247-292.
- (1994), "Schriftlichkeit und Sprache", in: Steger / Wiegand 1994, pp. 587-604.
- Mioni, Alberto M. (1983), "Italiano tendenziale: Osservazioni su alcuni aspetti della standardizzazione", in: *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini*, Pisa (Pacini), pp. 495-517.
- Raible, Wolfgang (1994), "Orality and Literacy", in: Steger / Wiegand 1994, pp. 1-17.
- Saussure, Ferdinand de, (1972 [1916]), *Cours de Linguistique Générale*, éd. crit. prép. par Tullio de Mauro, Paris (Payot).
- Söll, Ludwig (1985), *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, 3e éd. corrigée par F. J. Hausmann, Berlin (Schmidt) (1e éd. 1974).
- Steger, Hugo / Wiegand, Herbert-Ernst (edd.) (1994-96): *Schrift und Schriftlichkeit. Ein internationales Handbuch / Writing and its Use. An international Handbook*, 2 vol., Berlin/New York (De Gruyter).
- Weinreich Uriel (1954), "Is a Structural Dialectology Possible?", *Word* 10, pp. 388-400.
- Wunderli, Peter (1992), "Le problème des identités diastratiques", in: Rika van Deyck (ed.), *Diatopie, diachronie, diastratie. Approches des variations linguistiques*, Gand (Studies in Language), pp. 59-77.
- (1994), "Un nouveau modèle de la variation linguistique. À l'occasion de Gaetano Berruto, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma 1987", in: Rika van Deyck (ed.), *Diachronie et variation linguistique*, Gent, pp. 237-246.

Inhalt

Einleitung.....	VII
1. Kanonbildung in Literatur und Sprache	1
Johannes Kramer, <i>Antike Kanonbildung</i>	3
Petra Braselmann, <i>Antonio de Nebrija: grammaticus canonicus. Überlegungen zur Paradigmen- und Kanonbildung in der Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft</i>	37
Maria Lieber, <i>Beispiel für eine "ungerechte" Rezeption? Gian Giorgio Trissino (1478-1550)</i>	65
Hartmut Köhler, <i>Kanon bei Castiglione</i>	121
Ignazio Toscani, <i>Tendenze e canoni nella narrativa italiana di fine millennio</i>	131
2. Kanonbildung in der romanistischen Literaturwissenschaft	159
Claudia Krülls-Hepermann, <i>Kanon und Kritik – Auerbachs Sichten auf Geschichte</i>	161
Günter Berger, <i>Kanonbildung in der italianistischen Literaturwissenschaft</i>	177
3. Kanonbildung in der romanistischen Sprachwissenschaft	187
Martin-Dietrich Gleßgen, <i>Les manuels de linguistique romane, source pour l'histoire d'un canon disciplinaire</i>	189
Max Pfister, <i>Kanonbildung im Bereich der romanischen Etymologie</i>	261
Pierre Swiggers, <i>La canonisation d'un franc-tireur: Hugo Schuchardt et la romanistique</i>	269
Johannes Kabatek, <i>L'oral et l'écrit – quelques aspects théoriques d'un «nouveau» paradigme dans le canon de la linguistique romane</i>	305

Werner Forner, <i>Einige Vorurteile über Fachsprache</i>	321
Claudia Duttlinger, <i>Kanon und Kanonbildung in der Höflichkeits- und Komplimentforschung</i>	363
4. Universitärer Fächerkanon und Romanistik.....	385
Axel Schönberger, <i>Die Schweigespirale im Wissenschaftsbetrieb: zur normativen Wirkung der "communis opinio" in der deutschen Romanistik</i>	387
Johannes Kramer, <i>Zum romanistischen Fächerkanon</i>	417
Axel Schönberger, <i>"Concedo multa, sed nego consequentia": eine Treplik auf J. Kramers Betrachtungen zum romanistischen Fächerkanon</i>	427
5. Kanonbildung in Nachbardisziplinen.....	439
Christian Seidl, <i>Kanonbildung in der lateinischen Sprachwissenschaft</i>	441
Karl Strobel, <i>Die Kanonbildung in der Alten Geschichte im Wilhelminischen Deutschland</i>	471